

Les Premières Représentations

(Par dépêche)

THÉÂTRE DE LA MONNAIE : *Fervaal*, « action musicale » en trois actes et un prologue, poème et musique de M. Vincent d'Indy.

Mieux vaut tard que jamais : depuis peu, un certain nombre de critiques musicaux découvrent M. Vincent d'Indy et insinuent que ce compositeur pourrait bien avoir quelque talent. Il ne me paraît pas indispensable, à leur imitation, de révéler ce nouveau venu aux lecteurs de l'*Echo de Paris* qui connaissent assurément *Wallenstein*, le *Chant de la cloche*, la *Forêt enchantée*, au moins de réputation, pour ce que leurs titres figurent sur les programmes dont MM. Colonne et Lamoureux arlequinent hebdomadairement les colonnes Morris.

En sa qualité de compositeur français, il va sans dire que, pour se faire jouer, l'auteur de *Fervaal* dut porter son œuvre à Bruxelles. C'est dans cette ville hospitalière et charmante — où *Sigurd*, et *Salammbô*, et *Gwendoline*, et tant d'œuvres diversement intéressantes virent le jour avant que Paris se décidât à les adopter — c'est au théâtre de la Monnaie que « l'action musicale » de M. d'Indy, entourée par les directeurs Stoumon et Calabresi de soins judicieux, interprétée par Mme Raunay avec art et passion, par MM. Imbard de la Tour et Seguin avec charme et autorité, vient de remporter un succès triomphal. Rappels, acclamations, le compositeur traîné sur la scène, etc.

A l'heure avancée où je rédige ce compte rendu télégraphique, encore enfiévré d'émotion, la tête bourdonnante des applaudissements dont la reine a plusieurs fois donné le signal, on m'excusera de relater sans commentaires l'astabulation de *Fervaal*, poème d'une inspiration noblement idéaliste, écrit par le musicien lui-même en prose (mais en une prose ingénieusement rythmée, ô Zola !), et dont on ne saurait nier la haute signification morale.

Donc, l'action se passe en ces temps très anciens où les invasions sarrasines remontaient jusque dans la vallée du Rhône. Seules ont échappé au flot envahisseur quelques peuplades cévenoles, la tribu de Cravann entre autres, — dernier refuge des croyances antiques, — demeurée libre bien qu'elle ait, depuis dix ans, perdu son chef dont le fils, Fervaal, est préparé au fond des forêts sacrées par le vieux druide Arfagard à devenir digne du commandement suprême. Initiation sévère, car le salut du peuple est lié à l'observance du serment de pureté absolue prêté par le futur maître de Cravann.

Jalousement, Arfagard veille sur son élève ; mais, un jour de chasse, tous deux égarés sur des alleux occupés par l'envahisseur tombent dans un parti de paysans à demi bandits, serfs de la Sarrasine Guilhen. Fervaal, dangereusement blessé, s'évanouit, et serait égorgé sans l'intervention de la jeune femme. Elle le fait transporter dans son palais, le soigne avec un dévouement qui ne tarde pas à devenir de la tendresse, et bientôt, oublieux du serment druidique, le jeune Celte énamouré cède au charme nouveau de la Femme. Quand Arfagard intervient (trop tard), le parjure épouvanté s'arrache aux suppliantes étreintes de Guilhen et s'enfuit, maudissant son criminel amour.

Le désespoir de l'ardente Sarrasine s'exalte en un besoin de vengeance : elle arme ses vassaux et à leur tête envahit Cravann. Un formidable combat se déchaine ; les musulmans triomphent ; Fervaal, qu'avait élu brenn de guerre l'assemblée des chefs, cherche vainement la mort pour expier le sacrilège qui — les oracles l'avaient prédit — attire le courroux des dieux sur l'armée celtique.

Sur le mont d'Iserlech, seul avec Arfagard, car tous les guerriers ont fui, entouré de morts, l'âme déchirée, Fervaal supplie le pontife de l'offrir en holocauste à Esus outragé ; mais, au moment où le druide va accomplir l'immolation expiatoire, un appel retentit au loin : c'est la voix de Guilhen ! Et tout de suite Fervaal est ressaisi par la passion ancienne ; il s'élançe, forcené, abat d'un revers de glaive le druide qui veut le retenir, tombe aux bras de l'aimée. Mais elle, que le froid du climat cévenol a pénétrée, expire ; son œuvre de libération est accomplie, son amour a délivré le héros des derniers liens où l'enserraient les superstitions étroites, les temps prédits sont arrivés. Fervaal comprend alors le sens mystérieux des oracles, et que le règne de l'Amour va commencer ; à voix pleine, il chante l'hymne de rédemption, il gravit les pentes de la montagne et s'élève peu à peu vers la lumière, tenant en ses bras le corps inanimé de celle qui lui révéla « le jeune Amour vainqueur de la Mort ».

Il est loisible de croire symbolisé, dans cette œuvre grandiose, l'antagonisme des deux races dont le Celte Fervaal et la Sarrasine Guilhen sont les représentants ; certains amateurs de théogonies druidiques y voudront voir la lutte entre l'Eau et le Feu ; un homme s'est rencontré, d'une originalité d'esprit incroyable, socialiste raffiné, de qui une étude publiée depuis plusieurs mois proclame *Fervaal* « la synthèse de l'enseignement de Tolstoï »... Ces casse-tête ésotériques me

laissent froid. Ce qui importe, ce qui me ravit, c'est la part prépondérante occupée dans *Fervaal* par la musique ; elle y coule à pleins bords, tour à tour tragique et voluptueuse, toujours personnelle.

Sans doute, on accusera l'œuvre d'être wagnérienne ; tout à l'heure, pendant les entr'actes, certains s'ingéniaient à y découvrir tel accord fleurant les *Maîtres Chanteurs*, tel mouvement mélodique évoquant le souvenir d'un thème du *Ring* ; ce sont là chinoïseries un peu bien mesquines, et les wagnériens qui s'adonnent à ces amusettes trouveraient, à bon droit, ridiculement puéril qu'on reprochât à leur dieu d'avoir fait sien, dans la *Valkyrie*, un thème de la *Symphonie écossaise*, d'avoir emprunté à *Obéron* le motif de l'Épée, et la *Liebeserlösung* à la *Favorite*. En fait, le prétendu wagnérisme de *Fervaal* se réduit à quelques similitudes de situations tout extérieures, et qu'il eût été bien facile d'éliminer (certaines antithèses verbales un peu tristes, et l'étymologie du nom de Fervaal rappelant celle de Parsifal). L'analogie déjà signalée entre la mission de Parsifal et celle du héros de M. d'Indy ne résiste pas à l'examen, puisque le premier doit être pur afin d'accomplir son œuvre de rédemption, tandis que Fervaal, pour avoir manqué au renoncement druidique, entrevoit la route de lumière qui mène à la Patrie nouvelle.

Quant aux divergences musicales, nombreuses et profondes, il faudrait plus d'un article de journal pour les énumérer. Notons seulement qu'à l'encontre de Wagner M. d'Indy confie aux voix l'exposition de ses mélodies typiques, et qu'il emploie fréquemment des timbres purs, au lieu des sonorités composées si chères au maître de Bayreuth.

Si je devais citer les passages de *Fervaal* qui étincellent de beautés neuves, il me faudrait dénombrer toutes les scènes de la partition ; je me contenterai donc d'indiquer les parties de l'œuvre auxquelles a particulièrement applaudi un public fervent où le Tout-Bruxelles se mélangeait au Tout-Paris mélomane (je cite au hasard quelques noms : princesse de Polignac, comtesse de Saussine, marquise de Monteynard, Mmes de Serres, Chausson, de Bonnières, Cochin, Hellman ; MM. Albéric Magnard, Bruneau, Erlanger, Pierre de Bréville, Bordes, Le Borne, Dukas, George Vanor, Ferdinand Herold, etc.).

Donc, furent spécialement goûtés le Prologue où, stridente d'énergie guerrière, vibre comme un écho des motifs héroïques de *Wallenstein* la fanfare symbolisant Fervaal ; le duo d'amour du premier acte, inouï d'intensité nerveuse, une merveille de passion exacerbée ; la scène des apparitions, construite sur de mystérieuses harmonies avec ses chœurs invisibles dont les lentes mélodies, traitées d'une façon en quelque sorte instrumentale, s'encadrent d'étranges gammes en tons entiers ; enfin, et surtout, la radieuse ascension de Fervaal vers la lumière, élançant l'hymne prophétique de la Foi nouvelle, tandis qu'aux trombones et aux saxhorns retentit, glorieusement magnifié, le thème victorieux de l'Amour.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

GOUTTE RHUMATISMES CHÉRISSÉ par les MÉDECINS
INTERESSE par le Soutre du Dr WERLEHOFF, Docteur
L'Union Française Pharmacie G. WEBER, 8, Rue des Capucines, Paris.

SOIRÉE PARISIENNE

A LA SCALA

RENTRÉE D'YVETTE!... Ces deux mots, en toute autre occurrence, en diraient assez, et vous n'éprouveriez certes pas — spirituels lecteurs et adorables abonnées — le besoin de lire plus loin. Vous vous attendez évidemment au développement banal, salmis d'éloges, salade d'épithètes dithyrambiques, *olla podrida* de fleurs de rhétoriques par lesquelles j'ai accoutumé (soignons notre style !) de saluer le retour annuel de la divette prodigue. Mais, hier soir, Yvette nous ménageait une surprise.

Elle eut, l'incomparable diseuse, la coquetterie de réapparaître devant le *Tout-Paris* en un genre absolument nouveau, de risquer une grosse partie imprévue et de nous stupéfier par l'inattendu, l'inédit de sa transformation scénique.

Nous connaissions une Yvette aux gants noirs et au toupet d'incendie qui, sur le coup de onze heures, apparaissait devant le trou du souffleur et nous débitait avec le talent que vous savez des petites machines égrillardes et des petites choses rosses. Une fois, deux fois, trois fois, cinq fois, six fois... sans compter les rappels !

Ce fut, hier, tout autre chose. La scène dans l'obscurité, un fauteuil de conférencier sur lequel, en une attitude lasse et veule, repose une Yvette idéalisée, sans gants, en robe de soie transparente, éclairée par un rayon électrique. Au fond, un cadre où se dérouleront tour à tour des projections lumineuses de Ferdinand Bac qui fera défiler devant nous toutes les jolies et les vilaines choses de l'humanité... de la féminité.

Yvette, c'est *Pessima*, Pessima — la *Pessimiste*, qui voit tout en noir, et autopsie, et dissèque, et dépiote, et décortique, sous l'apparence des beaux sentiments, des belles attitudes et des exquis gestes d'amour, les bas instincts, les vilains appétits, les désirs bestiaux de la honteuse animalité.

Oui, Madame, nous sommes en pleine phi-